

P R A M O E D Y A A N A N T A T O E R

ENFANT
DE TOUTES
LES NATIONS

BURU QUARTET II

*Roman traduit de l'indonésien
par Dominique Vitalys*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Titre original :
Anak Semua Bangsa

Publié en accord avec l'Agence Astier-Pécher.
Tous droits réservés.

© Famille Pramoedya Ananta Toer, 1980.
© Zulma, 2017, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Enfant de toutes les nations*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



*Han,
Certes, ce n'est pas chose nouvelle,
le chemin de tout homme
qui cherche une place où devenir lui-même
au sein du monde et de sa société
est exténuant, fastidieux.*

*Plus fastidieux encore est de voir vivre
qui n'éprouve pas le besoin d'un chemin.
Il lui pousse des racines qui l'ancrent dans la terre
et son corps devient arbre.*

Annelies avait pris la mer. Elle était partie, et c'était comme si une jeune greffe avait été arrachée à son tronc nourricier. Notre séparation marquait un tournant dans ma vie. Ma jeunesse, cette époque emplie d'espoirs et de rêves, était passée pour ne plus jamais revenir.

À l'arrière-plan, le soleil rampait à travers le ciel avec une infinie lenteur, centimètre par centimètre tel un escargot, sans chercher à savoir s'il pourrait franchir à nouveau la distance qu'il venait de parcourir.

Dans le ciel souvent couvert, les nuages peu épais se refusaient à laisser tomber la moindre goutte de pluie. L'atmosphère était d'un gris si tenace qu'on aurait dit le monde dépouillé de sa riche palette de couleurs.

Les anciens nous apprennent par le biais des légendes qu'un dieu puissant du nom de Batara Kala pousse toute chose à se déplacer de plus en plus loin de son point de départ, inexorablement, vers une destination inconnue de tous. Privé de vision du futur, moi aussi, étant homme, je ne pouvais qu'espérer aller là où je croyais me rendre. J'avais déjà bien du mal à comprendre tout ce que j'avais vécu jusqu'alors !

On dit que seule la distance se dresse devant l'être humain et que sa limite est l'horizon. À mesure que l'homme avance pour réduire l'intervalle qui l'en sépare, l'horizon recule et la distance devant lui reste inchangée, éternellement. Aucune

histoire d'amour n'est assez forte pour se rendre maîtresse de l'un ou de l'autre – distance ou horizon.

Batara Kala avait projeté Annelies à distance lointaine de nos vies et j'avais moi-même été précipité dans d'autres directions. Plus nous étions malgré nous éloignés l'un de l'autre, plus la forme que prendrait notre avenir nous échappait. La faille qui se creusait de jour en jour entre nous m'avait cependant amené à comprendre une chose : une personne telle Annelies, capable d'un amour aussi profond, ne pouvait être une simple poupée fragile. En outre, elle était peut-être la seule femme à m'aimer d'amour pur. Plus Batara Kala allongeait la distance qui nous séparait, plus s'avivait en moi la conscience de l'aimer d'un amour véritable.

L'amour, comme tout objet ou situation, possède une part d'ombre, et dans son cas cette ombre a pour nom douleur. Rien sur terre n'est exempt d'ombre, à l'exception de la lumière elle-même.

Cependant, ombre ou lumière, tout ce qui existe est soumis à la poussée vers l'avant imprimée par Batara Kala. Rien ne peut revenir à son point de départ. Peut-être ce dieu formidable est-il celui que les Hollandais appellent « Crocs du Temps ». Par son pouvoir, ce qui est émoussé s'effile, ce qui est effilé s'émousse, ce qui est petit devient grand et ce qui est grand, petit. Toute chose est propulsée vers l'annihilation en direction de l'horizon qui se dérobe, et de cette annihilation procède la renaissance.

Je ne sais si ces quelques notes constituent une introduction adéquate, mais il faut un commencement à tout et tel sera celui du livre.

Cela faisait trois jours que nous n'avions pas l'autorisation de sortir de la maison ou de recevoir qui que ce soit, Mama et moi.

Un officier de police se présenta à cheval. Je ne quittai pas ma chambre. C'est Mama qui le reçut, et peu après une dispute éclata en malais. Elle m'appela pour me demander de venir les retrouver. Ils se faisaient face, debout.

Me voyant approcher, elle me désigna une feuille de papier sur la table.

— Minke, Monsieur le chef de la police du district affirme que nous ne sommes pas prisonniers. Pourtant nous n'avons pu mettre un pied dehors de toute la semaine.

— Oui, expliqua le policier. Je suis venu vous en informer officiellement. Les deux personnes qui habitent cette maison sont autorisées à aller et venir librement.

— Monsieur l'officier ici présent croit que la notification écrite qu'il vient d'apporter efface d'un trait de plume la période de détention que nous avons subie.

Les jours précédents, les nerfs de Mama avaient été si souvent mis à l'épreuve qu'elle était prête à en découdre avec n'importe qui pour peu qu'il fût un valet du gouvernement. Je rechignais d'autant plus à entrer en lice qu'elle n'observait aucune retenue. De fureur, son visage avait viré au rouge, elle était prête à exploser.

Acculé, le chef de la police du district battit en retraite et sauta en selle.

— Pourquoi n'as-tu rien dit ? me reprocha-t-elle. Tu avais peur ? Puis, baissant la voix, elle grommela : Notre peur sert leurs desseins, *nak*. Pendant que nous nous taisons, ils peuvent traiter les indigènes comme il leur plaît.

— Allons, *ma*, de toute façon c'est fini.

— C'est vrai, cette affaire s'est bel et bien soldée par notre

défaite, mais en nous imposant une détention illégale, ils n'en ont pas moins violé un principe. Et quand la transgression, si minime soit-elle, d'un principe te laisse indifférent, ne crois pas que tu puisses défendre une cause quelconque – la justice moins que toute autre...

Elle entreprit alors de m'instruire en matière de principes. C'était une éducation qu'on ne m'avait jamais dispensée à l'école ; je n'avais rien lu de tel, ni dans un livre, ni dans un journal ou une revue. Mon esprit, cependant, n'était pas encore suffisamment serein pour accueillir un enseignement nouveau, fût-il aussi beau et nécessaire que celui-là.

— Vois-tu, commença-t-elle tandis que je l'écoutais sans conviction, même quand tu es très riche, tu dois t'élever contre toute personne qui s'approprie tout ou partie de ce qui t'appartient, serait-ce une simple motte de terre sous ta fenêtre. Non pas à cause d'un attachement particulier à cette motte de terre, mais par fidélité au principe selon lequel toute appropriation sans permission est un vol, un acte illégitime, qui doit être combattu. J'en ai fait l'expérience. De plus, ces jours derniers, on nous a volé notre liberté, ni plus ni moins.

— Oui, *ma*, répondis-je, espérant qu'elle en avait fini.

Mais de toute évidence il n'allait pas être aussi facile de l'arrêter. Si j'avais été absent, elle se serait sans doute adressée au premier venu.

— Qui ne sait agir dans la fidélité aux principes ouvre sa porte à tous les méfaits – commis contre lui ou par lui.

Soudain, paraissant s'aviser que le moment était mal choisi pour tenir ce discours, elle s'arrêta net et changea de sujet :

— Va donc marcher un peu, va prendre l'air, *nak*. Tu sembles étouffer, enfermé depuis si longtemps dans cette atmosphère confinée.

Je regagnai mon ancienne chambre, celle où je vivais avant

mon mariage avec Annelies. Oui, j'avais besoin de faire un tour, de respirer. Brusquement, alors que j'ouvrais l'armoire dans l'intention de me changer, Robert Suurhof me revint en mémoire. Il se trouvait dans ce meuble quelque chose qui venait de lui, un anneau d'or serti d'un diamant.

Mama avait estimé qu'il s'agissait d'un cadeau de mariage fort coûteux, venant d'un ami. Le diamant à lui seul devait peser environ deux carats. Seul un homme très riche ou sincèrement amoureux pouvait faire un tel présent. Selon elle, Robert Suurhof avait bien pu l'offrir à Annelies en témoignage d'amour et elle voyait probablement juste. Mais Annelies était partie et le moment était venu pour moi de rendre à Robert et à sa famille cet objet qui ne nous appartenait pas. Ma décision n'était sans doute pas sans rapport avec les propos que Mama venait de tenir.

Après m'être habillé, j'ouvris le tiroir de l'armoire pour en extraire la cassette à bijoux en métal d'Annelies. De toute évidence l'anneau de Robert ne s'y trouvait pas. Revenant au tiroir, j'y découvris la bague remisee dans un coin, à même le fond. Je la pris entre mes doigts pour l'examiner de près.

Je n'avais jamais prêté grande attention aux bijoux féminins, mais tout ignare que j'étais en la matière, je ne pus qu'apprécier la beauté de ce diamant, le bleuté de son eau limpide, son éclat souverain et les rayons qu'il émettait, démultipliés par ses facettes polies. Allons, pourquoi fallait-il que j'admire un objet aussi perturbant pour ma tranquillité?

En rangeant à sa place la cassette que je venais d'ouvrir pour la première fois, j'aperçus une grande enveloppe. Curieux, j'y plongeai la main pour en extraire le contenu : un livret de dépôt de la banque Escompto, une liasse de bulletins de salaire de l'entreprise établis au nom d'Annelies ainsi que deux lettres de Robert Suurhof qui n'avaient jamais

été ouvertes. Je réprimai mon envie de les lire, je n'en avais pas le droit. Ces lettres, me dis-je, Annelies les avait reçues avant de devenir mon épouse.

Au moment de quitter la chambre, je m'arrêtai, hésitant, sur le seuil. Il me semblait avoir encore à faire dans la maison. Tout juste. J'avais négligé de lire les journaux alors que d'ordinaire je ne sortais pas sans les avoir feuilletés. Depuis combien de temps avais-je cessé de le faire? Je retournai m'asseoir à mon bureau et farfouillai dans le courrier qui s'était amoncelé. Subitement, l'envie de lire m'avait quitté.

Pourquoi me retrouvais-je ainsi privé de toute volonté? Je me forçai à ouvrir un journal. Impossible. J'extirpai les lettres de la pile de courrier une à une, m'informant de leur provenance : l'une venait de ma mère, une autre de mon frère aîné, une autre de... Robert Suurhof, adressée à Annelies. Mon cœur s'embrasa de colère et de jalousie. De Sarah de La Croix... De Magda Peters... De Robert Suurhof pour... Le malappris noyait mon épouse sous ses lettres! De Miriam de La Croix... De Robert Suurhof pour Annelies, encore!

Je triai la pile d'un geste et d'un œil de plus en plus vifs. À la vue des onze missives écrites par Suurhof, mon cœur vomissait une lave brûlante. L'obsédé! Le scélérat!

Je saisis une de ses lettres et déchirai l'enveloppe :

Demoiselle Annelies Mellema, déesse de mes rêves...

J'en avais assez lu. Je me précipitai hors de ma chambre comme un forcené et courus ordonner à Marjuki d'atteler le *bendi*. Au fond de ma poche, l'anneau pesait le poids d'une pierre, d'un silex aux arêtes tranchantes. S'il le fallait, je le lancerais à la face de ses parents.

— Plus vite, Juki!

L'attelage s'envola en direction de Surabaya.

Pas plus que mes pensées fragmentées, dispersées en tous sens, je n'arrivais à focaliser mon regard. J'aperçus à quelque distance un ancien camarade de classe qui n'avait jamais pu passer l'examen final, mais l'empathie, même envers un ami, n'était plus en moi qu'un sentiment diffus. Ce n'est qu'après l'avoir perdu de vue sans m'être arrêté que je me repris, et le remords m'envahit de l'avoir traité d'une façon aussi indigne. Peut-être avait-il été de ceux qui avaient compati à nos malheurs.

Aux abords de Kranggan, Victor Roomers apparut dans mon champ de vision. C'était un ancien condisciple, européen pur-blanc sorti diplômé de l'école. Tout de blanc vêtu – chaussures, chemise à manches courtes et short –, il marchait d'un pas joyeux sur le bord de la route, donnant des coups de pied dans des cailloux. Il avait l'air désœuvré, mais gaillard, égal à lui-même. Au cours des trois années où nous avons étudié ensemble, il m'avait inspiré des sentiments amicaux. Grand amateur d'athlétisme, il voyait le monde en sportif et se conduisait de même. Je ne lui avais jamais vu une mine renfrognée. Plus important encore, il ne cultivait aucun préjugé racial.

— Hé, Vic! le hélai-je, puis j'ordonnai à Marjuki de ranger le *bendi* le long du bas-côté.

Je sautai à terre et nous nous serrâmes la main, puis il m'entraîna dans un petit débit de boissons.

— Il faut que tu me pardonnes, Minke, de n'avoir pas pu t'aider quand tu étais en difficulté, déclara-t-il sans préambule. Je suis venu te voir un jour à Wonokromo, mais la police refoulait quiconque s'approchait de la clôture. Plusieurs de nos amis ont essayé, eux aussi, en vain. Personne ne pouvait t'aider, Minke, et moi encore moins que les autres.

J'ai questionné Papa au sujet de ton affaire. Il a hoché la tête et m'a répondu que jamais auparavant un indigène n'avait contesté une décision de la Cour blanche. Tous nos amis regrettaient leur impuissance à alléger tes souffrances. Nous partageons sincèrement ton chagrin, Minke.

— Merci, Vic.

— Où vas-tu ? Tu es tout pâle !

— Veux-tu venir avec moi ? Cela me ferait grand plaisir.

— Ça me ferait plaisir, à moi aussi, mais je ne peux pas.

Où vas-tu ?

— Chez Robert Suurhof, Vic. J'ai une petite question à régler avec lui.

— Peine perdue. De quoi s'agit-il ?

— De quelque chose...

— Robert a disparu sans laisser d'adresse, répondit-il avec son calme coutumier, comme si la chose était de peu d'importance.

— Disparu ?

Le mot semblait déplacé, concernant un diplômé de notre promotion.

— Oui. Apparemment, tu ne lis pas les journaux ou tu n'as pas fait attention. Cela dit, son identité n'a pas été mentionnée. Seul le nom d'Ezekiel est écrit en toutes lettres.

— C'est vrai, je n'ai pas lu le journal depuis longtemps. Tu veux parler d'Ezekiel, le bijoutier ?

— De qui d'autre ? Il ne peut y avoir qu'un seul homme au monde pour porter encore un nom pareil !

Dans ma poche, l'anneau au diamant se mit à tressauter et à me picoter la cuisse, exigeant d'être rapporté à Ezekiel dans sa boutique. Suurhof avait dû le voler au joaillier.

— Eh oui, voilà le genre de personne qu'est notre condisciple Robert Suurhof, dit Vic, laissant transparaître sa

déception. Il avait beaucoup d'ambition, il voyait tout en grand. Il aurait voulu se rendre maître du monde en une semaine. Et en fin de compte...

— Oh, nous voilà déjà arrivés à la fin de son compte, Vic ? Il a vraiment volé ce bijoutier ?

— À ta place, Minke, je ne lirais peut-être pas les journaux, moi non plus. Tu viens de traverser de trop rudes épreuves.

— Oublie ça, Vic. Parle-moi plutôt de Robert.

De nouveau le diamant se mit à me picoter la cuisse. Et si par malheur je me faisais arrêter et fouiller par un policier ? J'en serais quitte pour un nouveau procès, à coup sûr.

— C'est un parcours très banal de banditisme. Qui commence par le désir de gravir d'un bond tous les échelons de la réussite et d'écraser le monde sous son talon en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Tu peux plaindre ses parents. Ils étaient déjà racornis, ils doivent l'être encore plus aujourd'hui. Ils ont sacrifié les études de deux de leurs enfants pour que Robert puisse suivre les siennes à l'HBS et à peine son diplôme en poche, le voilà qui devient un bandit – un bandit minable, par-dessus le marché.

— Qu'a-t-il volé à Ezekiel ?

— Rien du tout ! S'il s'était introduit par effraction dans la bijouterie, il aurait agi avec classe, en cambrioleur de haut vol. Il lui aurait fallu se battre avec les veilleurs de nuit ou faire preuve d'une éloquence prodigieuse pour se les mettre dans la poche. Non, il s'est contenté de piller la tombe d'un Chinois, plongeant dans la honte ses camarades, ses professeurs, l'école tout entière. Heureusement, en disparaissant, il a échappé à l'arrestation. Qui sait où il se trouve, maintenant.

— Moi, je le sais. Mais continue, raconte.

— Son histoire est simple. On se rappelle tous comment il clamait haut et fort qu'il deviendrait avocat. Mais pour cela

il aurait fallu qu'il étudie cinq années durant à l'HBS des Pays-Bas. Or ses parents n'auraient jamais pu financer son voyage, ses cours et son séjour. Le peu d'argent qu'ils ont leur sert à se soigner. Ah, Robert ! Il voulait à la fois la richesse, une femme d'une beauté sans rivale, le statut d'un homme de premier plan – d'un licencié en droit –, le tout en une semaine. À peine son diplôme empoché, le voilà parti pour le cimetière chinois, où il assomme le gardien par-derrière et vandalise une des tombes pour la piller.

C'est donc là ton histoire, pensai-je, maudit diamant que je transporte dans ma poche de pantalon ! Si la police t'y trouvait ! Ma nervosité grandissait.

— Comment a-t-on su que c'était lui ? demandai-je.

— Minke, tu es livide ! Ça ne va pas ?

Je secouai la tête.

— Il a vendu son butin à Ezekiel. Au lieu de déclarer le vol immédiatement, les membres de la famille du défunt ont fait des recherches dans les bijouteries de la ville et ils ont trouvé un de leurs bijoux chez lui. Alors, ils ont porté plainte.

La suite de l'histoire était facile à deviner : on était remonté jusqu'à Robert et la police avait perquisitionné chez lui, sans rien trouver. Il s'était volatilisé, et personne, pas même ses parents, n'aurait su dire où il était parti.

— Mais tu disais que tu savais, toi, où il se trouve ?

— Oui, du moins je sais d'où il poste ses lettres.

— Des lettres qu'il t'a envoyées ? demanda Vic, surpris, scrutant mon visage d'un air interrogateur.

Puis, sans crier gare, il changea de sujet.

— Laisse tomber, Minke. Ça ne sert à rien d'aller te plaindre de ces lettres à ses parents. Tu ne feras qu'accroître leur chagrin.

En l'écoutant, il me vint un soupçon. Et s'il était au

courant que les lettres de Suurhof étaient adressées à mon épouse ? Dans quel embarras me plongerait cette situation, et quelle honte pour moi en tant que mari ! La bague, dans ma poche, était plus urticante que jamais et la cuisse me démangeait. Maudit bijou ! Peut-être était-il à l'origine de tous nos malheurs.

Victor Roomers semblait avoir deviné que je lui cachais quelque chose.

— Non, Minke, n'y va pas. Ce voyou de Robert est capable des pires turpitudes.

— Qu'est-ce que tu fais en ce moment, Vic ? demandai-je pour détourner la conversation.

— Tel que tu me vois, je vais et viens entre les villages, et tu sais pourquoi ? Ne ris pas. Je prospecte en tant qu'agent d'une compagnie maritime qui transporte des pèlerins vers La Mecque. C'est un peu difficile pour le *sinjo* que je suis d'inspirer confiance à mes clients éventuels. En fait, j'ai vraiment envie de changer de travail, mais hélas... passons. Tu sais combien de personnes ont embarqué d'Afrique du Sud pour le hadj cette année ? Cinq cents. D'une colonie anglaise ! Si seulement je pouvais en trouver autant à Surabaya !

Il cherchait lui aussi à détourner la conversation des lettres de Robert. Il devait savoir qu'elles étaient adressées à ma femme. Ainsi, ce n'était plus un secret. Comment avait-il été dévoilé ?

— Si tu veux échanger ton emploi avec le mien, Minke...

— Merci, Vic, à présent, je dois y aller.

Bouillonnant d'humiliation, de colère et de jalousie, je plantai là Victor Roomers et regagnai mon véhicule.

Le *bendi* fonçait en direction de Peneleh. De la bouche d'autres amis croisés en chemin, je recueillis la même histoire au sujet de Robert. Tous me déconseillèrent, comme Victor,

d'aller trouver ses parents. L'un d'eux me déclara sans ambages :

— Ne fais pas attention aux lettres qu'il aurait pu t'écrire. Tiens-les pour la correspondance d'un fou.

Il apparut que tous mes camarades de classe étaient au courant de ses courriers à Annelies. J'avais été le seul à n'en rien savoir. Quel aveugle je faisais !

Willem Vos, qui travaillait dans un dépôt de bois, fut encore plus explicite :

— Il a bel et bien menacé de te faire du tort, Minke. Méfie-toi de lui. Il l'a laissé entendre à plusieurs personnes après la fête de remise des diplômes. Mais les types de son genre se gardent bien de s'exprimer ouvertement.

J'évitai systématiquement d'aborder les filles qui avaient fait partie de mes condisciples. Après avoir passé leur diplôme, elles n'étaient plus des camarades, mais des demoiselles espérant une demande en mariage d'un cadre de l'administration, pur-blanc si possible, et mon irruption n'aurait pu que perturber leur attente.

L'après-midi s'achevait. Un de mes camarades me fit remarquer que si Ezekiel était toujours incarcéré alors que le nom de Robert Suurhof n'avait jamais été mentionné, c'était à cause de son statut d'Européen, quand Ezekiel était un juif de Bagdad.

À cinq heures et demie, le *bendi* franchit le portail de la propriété des Suurhof. J'avisai aussitôt le manguier, devant la maison, à l'ombre duquel la famille nombreuse aimait à prendre le frais. Et de fait, ils se trouvaient bien là, assis sur les bancs de bois disposés en cercle autour de l'arbre, à bavarder ensemble.

Je n'étais pas revenu dans cette maison depuis l'altercation avec Robert. À la vue de mon élégant cabriolet, ils se

levèrent tous, figés par la surprise. Je reconnus dès l'abord Monsieur et Madame Suurhof, tous deux très maigres, consumés par une affection pulmonaire. De leurs douze enfants, seul manquait Robert, l'aîné.

Aussitôt que j'eus mis pied à terre, Madame Suurhof m'interpella avec son accent de métisse :

— *Ai-ai, nyo*, te voilà devenu un grand monsieur, on dirait !

— Bonsoir, Monsieur et Madame Suurhof, bonsoir les enfants.

Tout en les saluant, je me disais que mes amis avaient raison : je n'aurais pas dû venir. Tous les membres de cette famille étaient d'une maigreur malade. À quoi pouvait servir de leur montrer cette maudite bague ? Quel sens y avait-il à me plaindre auprès d'eux des lettres de Robert ? La compassion refoulait peu à peu ma rancœur, ma colère ardente et ma jalousie.

Les enfants se levèrent et s'écartèrent pour me faire place dans l'agencement en fer à cheval de leurs sièges, puis se rassirent autour de moi.

— Eh bien, on peut dire que les journaux ont fait du tapage à ton sujet, *nyo*, commença Monsieur Suurhof.

— Oui, Monsieur, mais à présent le calme est revenu, c'est fini.

— Quel dommage que les choses se soient terminées si tristement ! ajouta Madame Suurhof.

— Que peut-on y faire ?

La conversation s'arrêta là et le silence tomba, bientôt rompu par un des fils :

— Grand frère Robert est parti, déclara-t-il tout de go. Il n'est pas là. Ne vous a-t-il pas dit au revoir avant son départ ?

Puis, me voyant secouer la tête, il poursuivit :

— Il est parti aux Pays-Bas.

— Qui a dit ça ? coupa Monsieur Suurhof avec empressement. Il est parti, c'est vrai, juste avant ton mariage, *nyo*, mais nous ne savons pas où. Il faut bien comprendre que cet enfant n'était jamais content. Il a beau être sorti diplômé de l'HBS, il est resté agité, négligent, il ne tenait pas en place. D'ailleurs tu le sais bien, dit-il en adressant à ses enfants un regard dur, par lequel il entendait sans doute leur interdire de parler de leur aîné.

Pendant, un autre de ses fils, encore petit, n'avait pas compris l'injonction. Il se leva et s'approcha de moi pour me communiquer une nouvelle qui faisait sa fierté :

— Tu sais, *bang*, grand frère Robert travaille l'après-midi, et le matin il suit les cours à l'HBS.

— Très bien ! C'est un garçon qui va de l'avant. Que fait-il comme travail ?

— Il ne nous l'a pas dit, *bang*.

— C'est vrai qu'il est agité, interrompit Madame Suurhof, mais nous n'avons jamais cru qu'il puisse être foncièrement mauvais. Oui, il se conduisait parfois mal, il ne savait pas se contenir – tu l'as bien connu, en tant que camarade, *nyo* –, mais ce n'est pas un méchant garçon.

Le jeune fils, qui n'était pas d'humeur à se laisser évincer, reprit avec enthousiasme :

— Une fois, il nous a envoyé de l'argent, *bang*, quinze florins !

— Qu'est-ce que tu racontes, Wim ? intervint sa mère avec sévérité.

— Si, *bang*, c'est vrai, renchérit un autre petit. Maman, tu as même acheté du tissu avec pour nous faire des vêtements !

— C'est vrai, *bang*, confirma Wim, on vient de les donner à confectionner au tailleur.

— L'imagination des enfants... coupa Monsieur Suurhof, mais une quinte de toux l'empêcha de poursuivre.

— Si, c'est vrai, *bang*, c'est vrai! s'écrièrent plusieurs des enfants avec insistance.

— Du calme! L'argent ne venait pas de Robert, vous avez mal compris. C'était un arriéré du salaire de votre père, gronda Madame Suurhof.

— Des arriérés de cinq mois pour une augmentation qui n'avait pas été prise en compte, *nyo*, expliqua son mari.

Puis il tenta de détourner la conversation.

— Alors comme ça, *nyo*, tu travailles pour Nyai, maintenant?

— Je la dépanne par-ci par-là, rien de plus, Monsieur.

— Es-tu bien payé?

— Assez bien, Monsieur.

— Normal, c'est une grosse entreprise, le salaire doit être à l'avenant.

C'est le moment que Wim choisit pour revenir à la charge :

— *Bang, bang*, grand frère Robert a été adopté par un riche commerçant. Il habite dans un bâtiment de plusieurs étages à Heerengracht.

— Heerengracht, où est-ce? demandai-je.

— Les enfants se racontent des balivernes, *nyo*, ne les écoute pas.

Mon regard se posa sur le plus grand des fils présents, un des deux garçons dont les études avaient été sacrifiées au profit de l'aîné. Les yeux grand ouverts et pleins de méfiance, il suivait avec attention les propos de ses parents et les miens, mais restait indifférent à ce que disaient ses frères et sœurs.

Un autre petit s'avança et prit la parole :

— Grand frère Robert dit que quand il sera avocat, il ouvrira un cabinet à Surabaya.

— Et vous dites que maintenant il habite Heerengracht ? repris-je.

— Non, *nyo*, ce n'est pas vrai, protesta Madame Suurhof. Ni mon époux ni moi ne savons où il se trouve.

Je voyais bien que le mari et la femme évitaient de se regarder et qu'ils faisaient de leur mieux pour réduire leur progéniture au silence.

Le plus grand écoutait toujours, tout ouïe, les paroles de ses parents.

— Va chercher quelque chose à boire à *nyo*, lui ordonna sa mère.

Tête baissée, l'intéressé quitta à pas lents l'ombre du manguier.

— Allez, tous à la cuisine ! Vérifiez que la vaisselle a été faite en totalité. Toi aussi ! intima-t-elle au plus jeune de la fratrie.

Obéissant à leur mère, tous les enfants se dirigèrent vers l'arrière de la maison.

— Je me demande où ils vont inventer toutes ces histoires au sujet de leur frère, dit Monsieur Suurhof avec un froncement de sourcils en regardant sa femme.

— Tu vois, *nyo*, c'est ça, les enfants, ajouta Madame Suurhof. Si un jour tu en as autant que nous, prends garde, ils te mangeront le cœur. En attendant, ne fais pas attention à ce que les miens t'ont dit.

Il était touchant de voir ces parents s'évertuer à défendre la bonne réputation de leur famille, refuser d'exposer ses failles au grand jour et imposer au contraire à leurs enfants une image modèle de leur aîné.

L'anneau dans ma poche avait cessé de m'irriter la cuisse. Que devais-je en faire, à présent ? Continuer de le transporter sur moi et de m'en préoccuper ? Leurs tourments ne

feraient que croître si je le leur remettais en leur apprenant qu'il venait de Robert. Tous deux étaient suspendus à ce que j'allais dire, tels des accusés attendant que le verdict tombe de la bouche du juge.

Voyant que j'hésitais à parler, Monsieur Suurhof prit les devants :

— Bien sûr, *nyo*, tu sais, toi, comment Robert se comporte. Moi, je ne comprends pas ce qu'il cherche. Il ne s'est jamais préoccupé des problèmes qu'il posait à ses parents.

— Où est Robert à présent, Monsieur ?

— Personne ne le sait, *nyo*.

— J'ai appris qu'il avait embarqué pour l'Europe sur un navire anglais.

Le mari et la femme fixèrent sur moi un regard désespéré. Un de leurs plus jeunes fils, qui sortait en pleurant de la maison, leur sauva la mise en se mettant à geindre :

— On m'a marché sur le pied, *ma...*

— C'est comme ça, les enfants, *nyo*, répéta Madame Suurhof. Tous les jours, il faut se battre. Je touche du bois pour que tu n'en aies jamais une ribambelle. Ils vous rendent fou d'inquiétude à vous faire dépérir et il n'est même pas certain qu'une fois grands, ils vous soient d'une utilité quelconque.

Puis répondant à l'appel à l'aide du garçonnet, elle s'en fut avec lui vers l'arrière de la maison.

Sous le seul regard de Monsieur Suurhof, je me sentis enfin plus à l'aise. Ma détermination n'était toutefois pas encore assez forte pour concrétiser mes intentions. Dans ma poche de pantalon, la bague avait recommencé à me tracasser. L'homme émacié qui me faisait face cherchait toujours à deviner la raison de ma visite.

— Comment va ton épouse, *nyo* ?

Sa question me fournit une entrée en matière :

— C'est justement à propos de mon épouse que je suis venu vous voir, Monsieur.

— Ah bon ? Quel rapport a-t-elle avec nous ?

Déjà la pitié revenait attaquer ma résolution. Non, je ne devais pas faiblir ! Je m'exhortai en moi-même à accomplir ce que j'avais décidé tandis que Monsieur Suurhof me scrutait, tentant de percer mes intentions.

— Oui, Monsieur, dis-je en plongeant la main dans ma poche, et aussitôt le doute m'assaillit de nouveau. Mon épouse, oui, Monsieur, mon épouse...

— Nous n'avons jamais rien eu à faire avec ton épouse, *nyo*, répondit Monsieur Suurhof, qui commençait à se sentir acculé.

— ... vous retourne un objet qu'elle tient de votre famille, de la famille Suurhof.

— Un objet ? Nous ne lui avons jamais rien prêté, *nyo*, dit-il, de plus en plus méfiant.

Avant de laisser mes hésitations regagner du terrain, je tirai de ma poche le mouchoir qui enveloppait la bague et le posai sur la table.

— Si, Monsieur, ce petit objet. À l'occasion de notre mariage, mon épouse l'a reçu en cadeau de Robert. Nous trouvons que c'est un présent trop coûteux et nous avons décidé de vous le retourner.

— Mais nous ne nous sommes jamais concertés avec Robert pour lui faire un cadeau !

J'ouvris le mouchoir et le diamant se mit à briller dans la vive lumière du crépuscule, posé là tel un globe oculaire arraché à son orbite.

Saisi d'une quinte de toux subite, Monsieur Suurhof se détourna, plié en deux, la joue droite agitée d'un tremblement

incontrôlable. Il eut un geste de rejet :

— Reprends ça, *nyo*. Je suis certain que Robert est parti avant ton mariage. Ni lui ni nous n'avons jamais possédé pareil objet.

— C'est assurément une bague très coûteuse, Monsieur, qui vaut au bas mot quatre cents florins, mais il est tout aussi certain qu'elle vient de Robert.

— Tu fais erreur, *nyo*. Ce n'est pas lui qui en a fait présent à ton épouse. Il était déjà parti.

— Il était effectivement déjà parti, Monsieur, quand nous nous sommes mariés. Mais depuis il n'a cessé de nous écrire.

— Comment serait-ce possible, *nyo*, il ne nous écrit même pas à nous. Ces lettres sont des faux, c'est sûr.

— Non, Monsieur, je connais bien son écriture. Alors, que faites-vous de cet anneau ?

— Rien, *nyo*, je suis certain qu'il n'a jamais été en possession de cet objet. Remets-le vite dans ta poche avant que quelqu'un l'aperçoive, dit-il d'un air inquiet.

— Robert en personne a passé cette bague au doigt de mon épouse. J'ai pensé que si nous vous la rendions, elle pourrait vous être de quelque utilité.

— Non, *nyo*, ce que je gagne en tant qu'employé des postes me suffit.

— Mais nous n'en voulons pas, insistai-je.

— Nous non plus, *nyo*. Et nous ne nous sentons aucun droit sur cet objet.

L'homme décharné promenait tout autour de lui des yeux hagards, mais se refusait obstinément à les poser sur la bague.

— S'il en est ainsi, permettez-moi de prendre congé, dis-je en me levant.

Il se leva à son tour et, me voyant bien décidé à quitter les lieux, bondit sur ses pieds pour me barrer le passage.

— Reprends cet objet, *nyo*, s'il te plaît. Ne sois pas fâché contre moi. Ne nous rends pas les choses plus difficiles qu'elles le sont, plaïda-t-il en me prenant la main à la façon d'un condamné qui implore sa grâce.

— Faites-en ce que bon vous semble Monsieur, jetez-le, brûlez-le...

— *Nyo*, ne fais pas ça. J'ai peur rien qu'à l'idée d'y toucher.

Comme je persistais à vouloir partir, il s'agrippa à mon vêtement pour m'en empêcher.

— Que craignez-vous ? L'objet appartient à Robert. S'il ne vous plaît pas, gardez-le pour le lui rendre quand il reviendra.

— *Nyo*, je t'en prie, ne nous cause pas de problèmes. Ne sais-tu pas combien d'enfants nous avons ? s'écria-t-il, et sa poigne se fit plus insistante.

Je m'arrêtai, ne sachant que faire. Je n'avais pas le droit de leur rendre la vie plus difficile encore. Ils avaient déjà assez souffert à cause de Robert. Victor Roomers avait raison. Je ne pouvais pas leur faire ça. La leçon de principes de Mama était mise à mal, mais il aurait été injuste de persister.

Je me laissai tirer en arrière et me rassis sur le banc sous le manguier pour écouter sa pathétique plaidoirie.

— Reprends-la, *nyo*, conclut-il en désignant du menton la bague, toujours posée sur le mouchoir.

J'enveloppai le bijou funeste dans son tissu et l'enfouis dans ma poche avant de prendre congé pour la deuxième fois. Il paraissait soulagé d'un grand poids.

— Où vas-tu maintenant, *nyo* ? demanda-t-il tout à trac.

— Remettre cette bague au commissaire de police, Monsieur.

— Mon Dieu, *nyo*, n'y a-t-il donc rien d'autre à faire ?

— Non, Monsieur, rien, répondis-je avec fermeté.

— Si tu y tiens vraiment...

Il fit une pause pour réfléchir un instant à ce qu'il allait dire puis, se ravisant, m'accompagna en silence jusqu'au *bendi*. Avant de monter sur le siège, j'éprouvai encore le besoin d'amortir la dureté de mon acte en lui présentant des excuses :

— Pardonnez-moi, Monsieur, je n'ai pas d'autre solution.

L'attelage m'emporta au commissariat de district. Je m'émerveillais malgré moi de l'existence de la police en ce monde. Dans ce genre de situation difficile, elle offrait une sorte d'appui paternel capable le plus souvent de régler le problème. Le monde civilisé n'aurait su perdurer sans cette institution. À l'origine, en Espagne, dit-on, il s'agissait de petits groupes d'individus engagés par les riches marchands et les puissants pour protéger leurs intérêts contre les criminels et les pauvres. Ensuite, les municipalités avaient adopté ce service. Comme dans de nombreuses autres régions la police, aux Indes néerlandaises, était une nouveauté d'à peine quelques décennies. Heureusement, elle avait soustrait le règlement des affaires criminelles aux officiers de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. Faute de quoi, j'aurais eu encore plus de mal à me débarrasser de ce bijou.

Le commissaire me reçut avec politesse, écouta mon histoire, prit la bague que je lui tendais et la regarda sous toutes ses coutures. Puis il appela un de ses collègues pour qu'il l'examine. L'homme, qui semblait expert en la matière, se prononça en ma présence : le diamant n'était pas un faux et ne pesait pas moins de deux carats.

Le commissaire me donna à signer un reçu stipulant la valeur du diamant, celle de l'or et le poids total de la bague.

— Pouvez-vous produire des témoins qui confirmeraient qu'il s'agit bien d'un cadeau de Robert Suurhof?

Il inscrivit les noms que je lui énumérais.

— Savez-vous où se trouve Suurhof à présent ?

— Oui, Monsieur, si j'en crois ce qui est écrit dans ses lettres.

— Nous autoriseriez-vous à emprunter ces lettres ? demanda-t-il poliment. Non ? Ça ne fait rien. Si vous n'y voyez pas d'objection, pouvez-vous nous donner son adresse ?

— Elle ne figure pas en toutes lettres sur l'enveloppe, Monsieur, mais les timbres sont oblitérés par le bureau de poste d'Amsterdam.

— Très bien, dans ce cas nous vous emprunterons les enveloppes. Plus il y en aura, mieux ce sera.

— Uniquement les enveloppes ?

— Ceci, bien sûr, si vous n'y êtes pas opposé, Monsieur. Dans le cas contraire, nous nous contenterons de votre description détaillée par écrit du lieu où se trouve Suurhof.

Après avoir rédigé le document, je repris le chemin de la maison avec le sentiment de m'être libéré des tracas apportés par cette maudite bague, débarrassé d'une arête qui m'aurait obstrué la gorge.

— Seuls les riches vont voir la police de leur plein gré, jeune maître, déclara subitement Marjuki. Les petites gens comme nous ont bien trop peur. S'il n'avait pas été votre cocher, je le jure sur ma vie, jeune maître, Marjuki ne serait jamais entré dans cette cour.

— Oui, Juki, répondis-je.

C'était vrai. Les petites gens n'avaient pas besoin de la police. Ils portaient peu d'intérêt à leurs biens, à leur personne et à leur nom. Ils ne possédaient rien qu'ils eussent dû défendre. Ces réflexions apparues soudainement firent naître en moi une profonde sympathie à l'égard de ces personnes qui, n'ayant rien, n'avaient que faire de l'institution policière. Pour eux une bague en or, sertie qui plus est d'un diamant

de deux carats, appartenait aux légendes célestes et en aucun cas au monde d'ici-bas. Alors quel besoin auraient-ils pu avoir de la police ?

En arrivant, je me dirigeai droit vers ma chambre et commençai enfin à me détendre. L'armoire ne servait plus de coffre à cet anneau maudit. La police allait faire son travail et poursuivre Robert aux Pays-Bas. Ses parents seraient obligés de regarder la réalité en face : leur fils devait assumer les conséquences de ses actes.

Si je n'avais pas pris cette mesure, le couple Suurhof et leur fils aîné auraient peut-être continué à partager un lien imaginaire qui leur aurait fait du tort de part et d'autre. Quant à moi, je m'étais montré capable de résoudre un problème d'équilibre assez épineux, d'exercer une compassion proportionnelle au délit, de faire la distinction entre un méfait et un simple égarement tout en assurant le respect des principes.

Mieux encore, j'avais pu surmonter ma propre faiblesse, ma sentimentalité déplacée, et je considérais cette avancée comme une victoire personnelle.